





# LA LAMPE ALLUMÉE

*Deuxième édition, augmentée*



Noé donne l'envolée à la colombe XIIIe siècle

*Basilique Saint Marc*

Wilfrid Sébaoun

**LA LAMPE ALLUMÉE**

*Poèmes*

*Deuxième édition, augmentée*

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly



I

*[...] un désir constant est une promesse  
que nous fait l'avenir.*

HONORÉ DE BALZAC

Séraphita

*As rivers seek the sea,  
Much more deep than they,  
So my soul seeks thee  
Far away.*

CHRISTINA ROSSETTI





## CHANSON DE PÈLERINS REVENUS AU PAYS

Le ciel est bleu, en apparence,  
Quand le soleil de juillet lance  
Des flèches qui percent le cœur  
Des enfants voués au malheur.

La neige de Noël est blanche  
Qui pare des sapins les branches ;  
Les orphelins rêvent toujours  
De l'étoile de pur amour.

Blanches et bleues sont les pensées  
Nourries de pleurs et de rosée  
Qui font naître dans les déserts  
Des sources où chante la mer.

Bleues sont les promesses des rêves  
Où tout exil un jour s'achève ;  
Blanche est la simple vérité :  
Seul l'amour fait tout supporter.

## AVENIR PERDU ET RETROUVÉ

En ce temps-là je vivais dans un songe,  
La vie réelle était muette en moi ;  
Tu aurais pu lui donner une voix  
Si j'avais su m'affranchir des mensonges  
Qui pour toujours m'ont séparé de toi.

Pour toujours ? On dirait que les souffrances  
N'ont pas réussi à m'ouvrir les yeux,  
N'ont pas à mon sang fait entendre Dieu  
Clamer clairement qu'est pure démente  
Le désespoir qui hante un cœur fiévreux !

Pour toujours ? On dirait que la prière  
De ton âme n'a plus dans l'au-delà  
Le haut pouvoir qu'elle avait ici-bas  
De libérer mon âme prisonnière  
De ses rêves d'aveugle ou de paria !

Pour toujours ? Non ! mon âme misérable  
Saura te retrouver dans l'infini  
De la mort où le temps est aboli,  
Et nous serons, dans un lien ineffable  
De pardon pur et de pitié, unis !

Il n'y aura plus de limite  
Entre la mer et le ciel gris,  
Lorsque nous serons au pays  
Où la sagesse nous invite.

L'horizon aura disparu  
Dans la brume et dans les nuages.  
Nos cœurs ne craindront plus la rage  
Qui succède à l'amour perdu.

Nous irons, à la nuit tombante,  
Gravir, côte à côte, une pente  
Où méditent des oliviers.

Et nous nous sentirons capables  
D'aller sur le même sentier  
Vers l'avenir indéchiffrable.

Demain, je te tiendrai contre moi,  
Tu seras la mer contre le quai,  
À marée haute, et moi, je serai  
À la fois le quai et les marins,  
Mon amour sera un grand voilier  
Préparé pour un très long voyage.

Mais mon cœur n'est pas sans inquiétude,  
Car de cruels démons le harcèlent.  
Considère ce qu'ils lui dépeignent :  
La mer se retirant, déjà loin,  
Ne laissant devant moi qu'un désert,  
Le voilier amarré, tête basse,  
Et les cris moqueurs des goélands.  
Peux-tu exorciser ces démons ?

Joyeux, le soleil irise les perles  
Que prodigue au vent la mer qui déferle  
Sans relâche sur les brisants.

Le soleil progresse et les heures passent.  
Ces rochers seront, nus, à marée basse,  
Devant nous comme des gisants.

La mer nous fuira. À quoi bon les plaintes ?  
Elle reviendra ! Nous serons sans crainte  
Quand viendra l'heure du jusant.

Au moment où je t'ai donné  
Un galet blanc, un jour de chance,  
Tu m'as dit, d'un ton passionné :  
« Une vie nouvelle commence. »

Nous avons tous deux reconnu  
La forme de l'exploratrice  
De Noé dans ce caillou nu,  
Et l'annonce d'un temps propice.

Notre foi seule était vivante  
Dans cet oiseau couleur de lait  
Façonné par la mer puissante,

Mais les vagues qui déferlaient  
Avec un bruit doux sur la grève  
Berçaient tendrement notre rêve.

Nous avons eu le cœur en paix,  
Alors, en regardant ensemble  
Des peintures où toujours tremble  
Un reflet qui nous reconnaît.

Il nous dit, ce reflet sagace :  
« Veillez sur ce qui vous unit !  
Les artistes vraiment maudits  
Sont ceux que le regret enlace,

« Ceux qui sans répit se souviennent  
De ces plaisirs et de ces peines  
Que l'amour donne à ses élus,

« Et qui pleurent sur leur vie rude,  
Loin de leur paradis perdu,  
Puis meurent dans la solitude. »

Je me souviens de cet hiver  
Comme d'un clair-obscur troublant  
Composé par la main de fer  
Qui a fait de nous des amants.

Pénétrant, sans les dissiper,  
Dans les ténèbres de nos vies,  
Les rayons de l'amour convient  
Nos cœurs à se réconforter.

Le destin a sur sa palette  
Bien des couleurs qui lui permettent  
De nous faire un printemps brumeux,

Mais je crois que tout paysage  
Me semblera beau si tu peux  
M'accompagner dans mon voyage.



Nous retournerons longer les canaux  
Lorsque le soleil gorgera la ville  
De cette clarté profonde et tranquille  
Où les amants heureux se voient plus beaux.

Nous ne redouterons plus que se lève  
Un vent âpre et tenace dans les rues  
Ou que hantés par des vérités nues  
Nos esprits protègent mal notre rêve.

Nous retournerons entendre siffler  
Des merles joyeux au parc où attendent  
Les bancs où nous voudrions nous reposer.

Maintenant les jours sont longs pour nos cœurs,  
Mais nous reverrons le ciel de Hollande  
Et il sourira à notre bonheur.

Jour après jour longtemps encore  
Nous irons sur le rivage  
Écrire ensemble sur le sable  
L'aveu de notre inquiétude  
Et nous attendrons que la mer  
Viene l'effacer sans rien dire

Nous étions seuls, debout, à regarder la mer,  
Nous tenant par la main, les doigts entrelacés.  
Le ciel avait l'aspect d'une voûte de fer  
Et d'un grand dais nuptial funeste aux fiancés.

Mon cœur était inquiet, la mer était houleuse.  
Des goélands rôdaient, scrutant l'eau, sans crier.  
Je me suis dit : « La vie est une énigme creuse  
Sans un amour que rien ne peut faire oublier. »

Tu peux, avec ta faible foi,  
Rendre fixe la voûte immense  
Où brille l'astre de ma chance,  
Bien déguisé, ainsi qu'un roi

Légitime observant la foule  
De ses sujets, vêtu comme eux ;  
Avec ta faible foi, tu peux  
Endiguer le temps qui s'écoule.

L'amour est notre seul sauveur ;  
Si tu laisses guider ton cœur  
Par ta faible foi, sœur qui tremble

D'être déçue, un jour viendra  
Où nous nous moquerons ensemble  
De la mort aux avides bras.

Nous nous connaissions à peine  
Quand nous nous prîmes les mains  
Et commençâmes la scène  
    Ouvrant tant de chemins.

Nous sommes des personnages  
De tout temps prédestinés  
À un drame où il est sage  
    De ne pas badiner.

Chacun de nous improvise  
Un rôle opaque à ses yeux,  
Et nous sommes sous l'emprise  
    De ce rôle, en tout lieu.

« Si la souris, dit Jeanne, était la grosse bête,  
À moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,  
Ce serait la souris qui mangerait le chat. »  
Tu dis la même chose et souvent tu t'entêtes  
À refaire le monde avec ce postulat.  
Il permet de rêver, c'est certain, mais voilà,  
La grosse bête, c'est le chat. Tu as beau dire  
Et beau faire, ni toi ni moi n'y pouvons rien ;  
C'est là que prennent fin — il vaut mieux en sourire,  
Plutôt que d'en pleurer — ton savoir et le mien.

Notre jardin est un hâvre où la nuit,  
Océan mystérieux qui nous séduit,  
Nous laisse oublier le temps qui s'enfuit.

La lune sait toujours nous émouvoir,  
Tel un bateau d'émigrants pleins d'espoir  
Qui vogue hardiment sur les flots noirs.

Les vagues de la nuit viennent mourir  
Aux pieds de notre amour dont l'avenir  
Est une terre vierge à découvrir.

N'écouterons-nous pas le doux ruisseau  
Qui nous invite à rêver au berceau  
Que nous pouvons faire fleurir bientôt ?

Deviendras-tu pour moi un clair-obscur  
Au sens incertain, gravé à l'eau-forte  
Sur mon cœur auquel tant d'attentes mortes  
Ont enseigné combien ce monde est dur ?

Vais-je longtemps scruter en toi la lutte  
D'une lampe vivante et de la nuit,  
Et me demander si la lampe luit  
Pour m'accueillir avec joie dans la hutte ?



Les ongles brutaux de l'incertitude  
Creusent dans nos cœurs de sombres sillons.  
Poursuivons le but quand même, et fuyons  
Les chemins foulés par la multitude !

Le chêne pensif de notre jardin  
Sait attendre, et la lune, en robe blanche,  
Sans dire un mot, se glisse dans ses branches  
Aussi souvent que le veut le destin.

Nous sommes des pêcheurs ; notre nacelle  
Vogue sur les flots d'une longue nuit ;  
Une sirène hypocrite nous suit ;  
Pêchons, mon amour, sans nous soucier d'elle !

Un vent mauvais a transformé les joncs  
De notre rivière en tristes bouffons,  
Et, le cœur serré, nous les contemplons.

Nous côtoyons le gouffre grand ouvert  
Du renoncement qui change en hiver  
Blafard un été lumineux et vert.

L'eau passe lentement, et disparaît  
Sans emporter le pont ni son reflet.  
Patientons ! et gardons nos lourds secrets !

Devant le soleil passent des nuages  
Au regard absent, tels des revenants ;  
Une peur familière aux cents visages  
Déferle sur mon cœur, obstinément.

Je sais combien le destin est perfide ;  
Que ferions-nous si un jour nous étions  
Privés de notre amour, notre seul guide ?  
Que deviendrions-nous sans ses rayons ?

Il est vrai que le cœur trébuche  
Trop souvent, que tous les chemins  
De chaque amour sont pleins d'embûches,  
Qu'on ne sait rien du lendemain.

Il est vrai que le cœur se blesse,  
Mais quand aucun amour n'y luit,  
Jeunesse, âge mûr ou vieillesse  
Ne sont qu'une angoissante nuit.

Te souviens-tu de la peine  
Que nous ressentions tous deux  
Devant le poisson de laine  
    Mis au monde sans yeux ?

Il nous paraissait attendre  
Dans une grande anxiété  
Qu'une passante au cœur tendre  
    Entrât pour l'acheter

Dans la charmante boutique  
Qu'on avait pris soin d'orner  
De beaux poissons exotiques  
    Sans doute imaginés.

La pluie semblait éternelle  
Et sur le parapluie noir  
Qui nous abritait bien d'elle  
    Martelait : « Vain espoir ! »

L'eau coulait sur la vitrine  
Comme auraient coulé des pleurs  
Sur les joues d'une orpheline  
    Pensant à son malheur.

La vieille maison, sur le pont,  
Penchée comme la Tour de Pise,  
Souverainement exorcise  
Mes plus redoutables démons.

Ne l'avons-nous pas reconnue,  
Notre mélancolique sœur,  
Devenue si chère à nos cœurs,  
Aussitôt que nous l'avons vue ?

Je la revois, pensive, austère,  
Vêtue de noir et solitaire,  
Adossée au ciel nuageux,

Et je l'imagine gardienne  
Du souvenir de jours heureux  
Où mes chimères furent tiennes.

Christina m'était apparue  
Les yeux pleins de deuil, et soudain  
Notre vie était devenue  
Une colline sans chemins.

Nous errions sur cette colline,  
J'essayais d'empêcher ton cœur  
De descendre dans la ravine  
Où court le torrent du malheur.

Subtil montreur de marionnettes,  
Le vent faisait jouer aux buissons  
Des petites scènes muettes  
Dont je t'expliquais les leçons.

Mais ton cœur ne m'écoutait guère,  
Déjà fasciné par la voix  
De la dangereuse chimère  
Qui allait t'éloigner de moi.

J'ai mis l'oiseau dans la première cage,  
Avec de l'eau et des miettes de pain ;  
Dans la seconde un cœur avec sa faim ;  
Dans la troisième une chanson bien sage ;  
Et j'ai mis, hélas ! les clefs dans ta main.



## DERNIÈRE NUIT

Les trois premières étoiles  
Se sont perdues dans le noir.  
Des ombres sont restées prises  
Dans les remous de l'oubli.

Nos âmes ont échangé  
Les durs adieux évitables  
Qui défigurent la nuit.

Le torrent qui nous aimait  
Murmure une sombre plainte,  
Je l'entendrai jusqu'au bout.

Le ciel tourne lentement.  
Nos âmes ôtent leurs masques.

Cette nuit me dira-t-elle  
Si l'aube qui doit venir  
Pour me conduire à la tombe  
A tes lèvres et tes yeux ?

## COMPLAINTE DE L'HIVER PROCHAIN

L'âpre nuit murmure  
Au cœur qui l'endure :  
« Entends-tu gémir  
L'âme d'un désir ? »

Dans l'âtre s'achèvent  
La vie et les rêves  
D'un feu allumé  
Par un mal aimé.

Une salamandre  
Cachée dans la cendre  
Va mourir de froid.  
Frères, plaignez-moi !

Tu es loin, si loin !  
J'ai pour seule compagne  
Une nuit sans lune  
Dans le Ghetto où je m'attarde  
À chercher un chant nouveau.

Aride est le silence  
Sous les portiques déserts.

Les couples qui m'entourent  
Sont ceux que forment les volets,  
Jointes devant les fenêtres,  
Ou séparées.

Au fond des trois puits fermés  
Sont emprisonnés des voix  
Qui pourraient labourer la place  
Et faire lever, au printemps,  
Une nouvelle espérance.  
Saurai-je les libérer ?

Il a neigé,  
Ces jours derniers,  
Sur Venise l'endeuillée.

Trois veuves lasses  
Que l'hiver glace  
Attendent sur une place.

Trois inconnues,  
Toutes chenuës,  
Sans manteau, la tête nue.

Trois délaissées  
Au long passé,  
Trois mères inconsolées.

L'hiver est dur, et le silence,  
Dans la forêt, étreint mon cœur  
Qui imagine avec horreur  
Sans remède aucun ton absence.

Sur tous les nids abandonnés  
Que le vent a laissé aux branches  
Des arbres nus, mon cœur se penche  
Comme sur des berceaux pillés.

Dans ces nids pépiaient, au printemps,  
Des oisillons que leurs parents  
Nourrissaient avec allégresse.

Mais maintenant ils sont remplis  
De neige blême, et leur tristesse  
Berce la mienne et la nourrit.

Les étangs gelés  
Paraissent rêver  
Comme des poètes.

Leurs yeux sont ouverts  
Aux ciels de l'hiver  
Pour qu'ils s'y reflètent.

Ton silence étreint  
Mon cœur incertain  
Et métamorphose

Le temps de cueillir  
Les plus doux plaisirs  
En saison morose.

Une lumière folle, ou ivre,  
Venait, à travers l'air glacé,  
Faire briller les dents du givre  
Qui semblaient prêtes à grincer.

Son rictus disait sans ambages  
L'amertume du givre à voir  
Le ciel dévorer les nuages  
Un jour marqué d'un caillou noir.

Tu m'avais laissé, à l'aurore,  
En tête à tête avec l'hiver,  
Et je ne savais pas encore  
Comment traverser les déserts.

Nu comme un ver, sans même un pagne,  
Le soleil suivait son chemin ;  
Moi, sans enfants et sans compagne,  
Je méditais sur mon destin.

J'ai souvent vu un feu de bois  
Ouvrir son cœur à une triste  
Nuit qui l'observait en artiste  
Et puis s'en allait, comme toi.



Ce n'était pas toi qui marchais  
Hier, avec moi, sur les dunes,  
Et qui, savamment, me cachais  
Toutes mes idées importunes.

Ce n'était pas toi qui cherchais  
Dans mes bras, hier, à la brune,  
Les promesses qui s'y nichaient,  
Et les découvrais une à une.

Le soleil saigne à l'occident.  
La mer dénude, en s'éloignant,  
Une triste plaine stérile.

Poussées par le vent déchaîné,  
Des nuages sombres défilent,  
Semblables à des condamnés.

Tu venais de partir. Sans larmes :  
Peut-être savais-tu combien  
Impuissantes étaient ces armes  
Contre un chagrin tel que le mien.

Tu étais à jamais perdue  
Et la tristesse avait planté  
Férocement ses dents aiguës  
Dans le cou du jour nouveau-né.

Suçant à longs traits la lumière  
Du jour, la goule allait changer  
Sa victime en nuit singulière :  
Un blanc crépuscule figé.

La nuit a repris toutes les étoiles  
Qui se baignaient dans les flots de tes yeux.  
Comment achever, maintenant, la toile  
Où je peignais un monde merveilleux ?

L'horizon brumeux est le bord d'un gouffre  
Où ton amour dort du dernier sommeil.  
Quel pinceau guidé par un cœur qui souffre  
Peut peindre clair un monde sans soleil ?

La maison, sans toi, semble morte,  
Et mon cœur y a toujours froid.  
Le vent secoue en vain la porte,  
Car je ne veux l'ouvrir qu'à toi.

Que voudrait-il que je partage,  
D'ailleurs, maintenant, avec lui ?  
Je n'ai plus rien que mon courage  
Et le temps que j'arrache aux nuits.

Je regarde par la fenêtre  
En pensant, néanmoins, souvent :  
« Qui sait ? Dans un instant, peut-être,  
Je l'apercevrai, revenant

« Vers moi, et ses yeux pleins de larmes,  
Dès qu'ils m'auront vu, me crieront  
Que notre amour est la seule arme  
Qu'elle ait pour vaincre ses démons. »

Comme pour dire ma tristesse,  
La pluie grommelle sur les toits.  
Tu n'as pas tenu tes promesses,  
Je suis seul encore une fois.

Redeviendras-tu ma compagne ?  
Regrettes-tu les jours heureux  
Où nous marchions dans la campagne,  
Main dans la main, sous le ciel bleu ?

Si tu revenais tout à l'heure  
À ta place dans ma demeure,  
Notre amour, soudain, deviendrait

L'arc-en-ciel après un orage,  
Les oiseaux migrateurs en mai,  
Le soleil perçant les nuages.

Mon espérance est très frugale :  
Elle a vécu de souvenirs,  
Et n'a jamais eu de fringale  
Qu'elle n'ait pu vite assouvir.

C'est une ingénieuse compagne :  
Elle me bâtit constamment  
De nouveaux châteaux en Espagne,  
Et cela m'aide, assez souvent,

À cheminer à l'aventure  
Sans voir de signes qui m'assurent  
Que je saurai te retrouver,

Et qu'au bout de ma longue errance  
Je serai enfin libéré  
Du joug pesant de ton absence.

Pourquoi ferai-je bon visage  
À mauvais jeu,  
Amour perdu qui te crois sage ?  
Les pleurs, bien mieux  
Que la philosophie, soulagent  
Les malchanceux.

Tu veux préserver des orages  
Ton cœur peureux,  
La solitude est ton partage,  
Loin de mes yeux.  
Amour perdu, tu ne t'engages  
Dans rien d'heureux.

Abandonne ton ermitage  
Et tes faux dieux,  
Amour perdu ! reviens ! courage !  
Vivons à deux,  
Même si la vie s'ennuie,  
Parfois, un peu !

Vers l'inconnu te mène ton chemin !  
Ne le sais-tu pas ? Et crois-tu encore  
Que plus d'une fois de la même amphore  
Puisse couler pour toi le même vin ?

Le sage grec et celui de la Bible  
Enseignent tous les deux que du destin  
On ne sait que cela, et qu'il est vain  
D'user ses yeux sur un livre illisible.



Tu briseras, tôt ou tard, tes idoles  
Quand, le cœur gros, tu auras constaté  
Que l'amour seul est un dieu qui console,  
Et que sans lui tout n'est que vanité.

Tu reviendras ; tu rendras aux corolles  
Des roses les couleurs de la santé ;  
Tes mains caresseront les herbes folles,  
Et changeront leur tristesse en gaieté.

L'obstiné jet d'eau récitant sans trêve  
De nouvelles versions d'un même rêve,  
Te voyant de retour, exultera.

Il surgira beaucoup d'autres merveilles  
Dans le jardin, lorsque tu reviendras ;  
J'y pense bien souvent pendant mes veilles.

Voici l'hiver ; la charitable neige  
Va recouvrir le jardin dévasté.  
Nous pourrons, alors, le croire changé  
En jardin dormant, par un sortilège.

Et nous pourrons imaginer qu'un jour  
Il se réveillera, tout plein de sève,  
Et nous dira : « J'ai fait d'étranges rêves  
Où vous veniez dévaster votre amour. »

Flâneur triste et solitaire,  
Je m'arrête sur les ponts  
Pour contempler l'horizon,  
Cette fuyante frontière.

Je sais combien est profond  
Et opaque le mystère  
De l'amour. Mais qu'était claire  
La vie quand nous nous aimions !

Un pont est un lien durable  
Qui est toujours réparable  
Quand le temps l'a délabré.

L'eau qui sépare les rives  
D'un fleuve me fait songer  
À ma blessure et l'avive.

M'as-tu vraiment, de cette page,  
Appelé ? Je n'en suis pas sûr.  
Au fond de mon âme s'engage  
Le dernier combat, le plus dur.

Un énorme mur de nuages  
Se dresse entre moi et l'azur.  
Que vaut l'homme qui décourage  
Ce qui n'est, après tout, qu'un mur ?

Je crains que l'idéal ne cède,  
Si tu ne viens pas à son aide,  
Mon âme à de subtils démons

Qui crient : « Toute vie est si brève !  
À quoi bon peiner ? À quoi bon  
Sacrifier le plaisir au rêve ? »

Sans toi, ce printemps  
Qui chatoie me plonge  
Dans de vagues songes  
D'apprenti don Juan.

« Plus d'une, en ce monde,  
Peut me consoler  
De vivre exilé  
Loin de toi, ma blonde ! »

Pensais-je, en flânant,  
Hier, dans les champs,  
Sous le ciel d'avril.

Le refrain moqueur  
D'un oiseau subtil  
M'a pincé le cœur.

Oui, c'est toi, toi que balance  
L'ample houle de la nuit,  
Toi, mon malheur et ma chance !

C'est sur toi, sur toi que luit  
Une lampe prisonnière,  
Sur toi, que je cherche et fuis,

Barque errante, la première  
Espérance de mon cœur,  
Et peut-être la dernière

Parole d'un sort moqueur !

Écoute la chanson qu'un fou  
Chantait pour le roi Job le Roux :  
« Tu as beau rêver tout ton soûl,  
Lorsque ton cœur sera à bout,  
Le désespoir, tenace loup,  
Le dévorera, voilà tout. »

Tu es devenu un miroir,  
Bonheur perdu ; je m'y regarde,  
Mais je n'y vois qu'un masque noir  
Dans une brume goguenarde.

« La vie est un long carnaval,  
Du sein maternel à la terre »,  
Me dit mon cœur en proie au mal  
Qui ronge les cœurs solitaires.

Les poèmes que mon tourment  
Enfante grâce à mes cornues  
Ne sont que des déguisements  
Du nom de la femme inconnue

Qui découvrira dans les fruits  
Du labeur d'un patient chimiste  
L'appel de l'amour qui s'enfuit  
Loin de celle qui lui résiste.



Je me suis assis à la table  
Où l'on joue au jeu de l'amour.  
Le sort ne m'est pas favorable ?  
Pourquoi l'implorer ? Il est sourd !

Paroles de l'écho :  
« Un rayon de soleil  
Où dansaient et dansaient  
Espérances, promesses,  
Rêves, aussi nombreux  
Que les grains de sable au bord de la mer,  
A traversé ton cœur, un court moment,  
Et t'a laissé une blessure  
Qui veut saigner, et saignera  
Jusqu'à ce que vienne la nuit. »

Un jour de septembre agonise.  
Je tiens la main de la promesse  
Que j'ai faite à ma nostalgie.

Au cœur de la ville impassible,  
Le fleuve, silencieux, transmue  
L'or impur du soleil oblique  
En pur charbon incandescent.

Lorsque la nuit sera tombée,  
Le fleuve charriera la cendre  
Hors de la ville, vers la mer.

Le vent essaie, hâve et transi,  
De se faire ouvrir une porte,  
Et la neige mendie. Qu'importe ?  
La nuit viendra, le jour aussi.

Le vent peut bien faire ses tours  
De saltimbanque, sur la place,  
Et la neige mille grimaces,  
La nuit viendra, viendra le jour.

Le vent peut avouer que l'amour  
Sauveur se dérobe sans cesse,  
La neige montrer sa détresse,  
La nuit viendra, viendra le jour.

Le vent a beau crier merci,  
La neige implorer une trêve,  
Le sort est perdu dans un rêve,  
La nuit viendra, le jour aussi.

Auprès de moi, dans la clairière,  
Il y avait un feu vivant,  
Passionné comme la forêt,  
Aussi inventif que la nuit,  
Un feu que j'aurai pu nourrir  
Longtemps avec des branches mortes,  
Un feu qui dardait des questions  
Aussi troublantes que les larmes  
De la terre quand naît le jour.

Auprès de moi, dans la clairière,  
Il y avait un feu sauveur,  
Un feu que j'ai laissé mourir.

## LES COQUELICOTS

Les pavots des champs n'encouragent  
Ni le délire ni l'oubli ;  
Dès mon enfance ils m'ont appris  
Que le deuil était mon partage.

Leur vivant rouge est devenu  
La couleur de mes nostalgies,  
En France comme en Italie,  
Et des douloureux « jamais plus ! »

Le sang des soleils héroïques  
Par leur dur destin poignardés  
N' émeut ni la mer ni les blés !  
Mon destin ? La dame de pique !

De la muleta la couleur  
N'est guère plus sombre que celle  
Des fleurs qui la mort me rappellent !  
Dans l'arène le taureau meurt.

C'est à vous que, la nuit, je pense  
Lorsque m'empêchent de dormir  
Des pleurs dans mes vrais souvenirs,  
Fleurs que le vent berce en silence.

J'écoute un oracle imparfait  
Ou simplement le chant du cygne

D'un rêve que mon cœur indigne  
De lui autrefois avait fait.

Pavots des champs, je tends l'oreille  
— Vous dormez, peut-être —, j'entends  
Le rire amer de Caliban  
Qui les vieilles peines réveille.

Celle qui m'attend dans le ciel  
Tiendra, le jour de l'agonie,  
Pour m'annoncer mon autre vie,  
Un coquelicot éternel.

Une bête à la langue tiède  
S'est mise à me lécher le flanc  
Dans mon lit d'hôpital tout blanc :  
C'est mon sang qui vient à mon aide.

Le tube de la perfusion  
S'est détaché ; mon sang s'échappe  
De ma veine et se change en grappe  
De mélancoliques visions :

La maladie est là, fidèle ;  
Un autre été vient de finir ;  
Jouerai-je aux dés mon avenir,  
Une fois de plus, avec elle ?

Sur mon drap, mon sang se répand ;  
Le soleil devenu liquide  
Teint de rouge le ciel livide ;  
Tu ne sais rien, et tu m'attends.



Tu avais bâti sur le sable  
Ton défi au destin amer ;  
L'amour dont tu étais si fier  
Était un château peu durable.

C'est une ruine pitoyable,  
Maintenant, au bord de la mer ;  
Tu avais bâti sur le sable  
Ton défi au destin amer.

Le parfait amour n'est que fable  
Aussi futile que l'enfer ;  
C'est toujours d'argile et de fer  
Qu'est fait un amour véritable ;  
Tu avais bâti sur le sable !

Nous avions oublié que le sort est matois,  
Et la nature était une amie au cœur tendre,  
À nos yeux. Nous étions peu surpris de comprendre  
Ce que disait la pluie en son fruste patois.

Elle disait : « Un arbre a besoin qu'on l'arrose  
Pour fleurir et donner les fruits qu'on en attend.  
Les larmes, la sueur, parfois même le sang,  
C'est ce que doit verser chaque couple qui ose

« Faire enrager la mort aux impatientes mains  
En se changeant en dieu qui crée et qui fait vivre. »  
Nous pensions que la pluie — peut-être étions-nous ivres —  
Nous parlait d'un désir dont nos cœurs étaient pleins.

Je suis retourné au Jardin des Plantes,  
Le cœur endeuillé, un soir de l'été,  
Contempler au ciel une plaie sanglante  
Pareille à la nôtre et, seul, méditer.

J'ai songé au temps de nos promenades  
La main dans la main. « Avec des enfants,  
Disions-nous alors, aucun ciel maussade  
Ne nous pèserait. » Qu'il est loin, ce temps !

Les efforts de ma vie resteront-ils sans fruits ?  
Ne me sera-t-il pas laissé une lumière ?  
Dois-je revoir ce temps où la nature entière  
Avait été changée en cirque plein de bruit ?

Le ciel était alors un chapiteau immense  
Sous lequel on voyait voler des goélands  
Au hasard, ça et là, tels des clowns sans talent,  
Mimant les cœurs inquiets et leurs longues errances.

La mer faisait entendre un grondement sauvage  
Quand elle déferlait comme mue par la rage  
Sur les galets avec lesquels elle jouait.

Reviendront-ils ces jours où un art dérisoire  
Occupait mon esprit : faire des ricochets  
Avec mes nostalgies sur l'eau de ma mémoire ?

Me faudra-t-il chanter : « Devine,  
Mon cœur, qui est celle qui vient ! »  
À chaque tournant du chemin,  
Jusqu'au sommet de la colline ?

Me faudra-t-il jusqu'à la fin  
Nourrir l'attente qui chemine  
Avec moi, comme une orpheline  
Que m'aurait confié le destin ?

L'âme entière en proie à l'automne,  
J'écris pour toi, près du bassin  
De ce grand jardin qui chantonne  
Un chant que je ne fais pas mien.

Mais je ne sais quand mes poèmes  
Te parviendront, car te trouver  
Est bien le plus dur des problèmes  
Qui m'aient jamais préoccupé.

Une jeune femme pensive  
Me fait voir, voguant dans ses yeux,  
Peut-être loin de toute rive,  
Un vœu identique à mon vœu.

Et ma nostalgie s'exaspère  
À contempler rêveusement,  
Poussés par la brise légère,  
Les petits voiliers des enfants.

La pluie qui tombe du ciel morne  
Répand sur les yeux des statues  
Sa persévérante douceur,  
Mais leur âpre mélancolie  
Continue à railler l'espoir.

Chaque marronnier a sa part  
De pluie, et chuchote avec elle ;  
Mais nous, quand chuchoterons-nous  
Ensemble ? quand, ma part de pluie ?

Le jardin, très fier de ses fleurs,  
Des enfants auxquels une fée,  
À leur naissance, fit présent,  
Joyeusement, du don de plaire,  
Les montre à la pluie tout émue,  
Qui leur prodigue ses baisers.

Mon cœur ne peut, sans soupirer,  
Voir la fantasque pantomime,  
Représentant la destinée,  
Que les gouttes de pluie, changées  
En petits lutins délurés,  
Jouent sur l'eau claire du bassin.

## ÉLOGE DE LA RÉALITÉ

*Chanson peut-être un peu perfide*

Le reniement de ce qui tente,  
Malgré la raison indignée,  
Le cœur d'imaginer vivantes  
Des mortes, n'est-ce que fumée ?

Changées en princesses de rêve  
Les lunes perdent tout leur charme.  
Les plus belles amours s'achèvent  
Pour les orphelins dans les larmes.

La réalité nourrit l'âme  
D'infiniment plus de mystère  
Que tout l'art séducteur des flammes  
Nées dans un âtre imaginaire !



## RÊVERIE D'HIVER

La neige tombe, et du ciel qui l'exile  
Nulle voix ne vient me dire où tu es.  
Les enfants jouent, mais mon cœur est inquiet,  
Dans le jardin qui paraît si tranquille.

Que dire des pensées que cet hiver  
Attise de son souffle incorruptible  
Dans mon âme soumise au joug pénible  
De la vérité sous un ciel de fer ?

Nous nous cherchons, le temps passe, et tout change  
Autour de nous, tout feu nouveau s'éteint.  
Aurons-nous souffert et prié en vain  
Dans cet univers qui nous semble étrange ?

Nous ne ferons pas, quand nous serons vieux,  
Ensemble, ici, de bonhomme de neige !  
Fuir ! — Suis-je sûr que le rêve protège  
Du désenchantement sous d'autres cieux ?

Combien triste est Venise, autrefois populeuse,  
D'avoir si peu d'enfants, aujourd'hui ! Dans ses chants,  
Plein d'une nostalgie que le soleil couchant  
Exaspère, on entend de bizarres berceuses.

Pour tromper sa douleur, la ville au cœur blessé  
Imagine, en songeant aux eaux de la lagune,  
Qu'elle tient dans ses bras le reflet de la lune  
Et qu'elle passera la nuit à le bercer.

Elle imagine un lait, coulant de ses fontaines,  
Possédant le pouvoir d'abolir toute peine,  
Pour les êtres nés d'elle ou qu'elle a adoptés.

Elle se voit fêtant un jour ses retrouvailles  
Dans un monde meilleur et pour l'éternité  
Avec tous ceux pour qui s'émurent ses entrailles.

Sur un campo trois puits m'évoquent  
Rébecca, Rachel, Séphorah,  
Mais nulle femme n'y viendra  
Puiser de l'eau, à notre époque.

Ce campo, c'est le cœur meurtri  
Du Ghetto. Souvent, des pensées  
Que je ne crois pas insensées  
Y envahissent mon esprit.

Une rencontre, un jour, peut-être,  
Imaginé-je, fera naître  
Ici un monde tout nouveau

Qui me dira : « L'année prochaine  
Tu pourras voir, ô roi, la reine  
Penchée au-dessus d'un berceau. »

Le plus maigre chat du quartier,  
Assis sur le pas d'une porte,  
Contemple dans un peu d'eau morte  
Le reflet du ciel renfrogné.

Mon cœur, hélas ! est comme lui  
Un pauvre animal famélique,  
Et se souvient, mélancolique,  
Des espérances qui l'ont fui.

Bien souvent, tout seul, à Venise,  
Pareil à ce chat sans foyer,  
Je me dis : « Que ta vie est grise !

« Sois fort, et cherche sans relâche  
La femme qui peut l'égayer.  
C'est là ta véritable tâche. »

Les histoires des temps anciens,  
En vers ou en prose, nous montrent  
Des puits qui virent des rencontres  
Créant d'impérissables liens.

Parfois, lorsque mon cœur est triste,  
Je cherche un puits, dans le Ghetto,  
Près duquel je dirais des mots  
M'ouvrant le cœur d'une touriste.

Nos cœurs auraient le même idiome,  
Et ils découvriraient le home  
Qu'ils désiraient, en peu de temps.

« Je ne vois là nulle chimère,  
Me dit la raison, sois prudent,  
Mais agis et, toujours, espère. »

Tu serais seule et pleurerais.  
Une troupe d'oiseaux sagaces  
Joueraient devant toi sur la place  
Tout ce que tu désirerais.

Aucune détresse n'étonne  
Les pigeons du Ghetto qui font  
Leur métier d'acteurs et s'en vont  
Sans ouvrir leur âme à personne.

Je te dirais : « Je suis leur frère,  
Mais peut-être saurai-je faire  
Ce qu'il faut pour vous consoler. »

Se mêlent deux flots de paroles  
Et toute tristesse s'envole.  
Nous nous serions enfin trouvés.

Aucun puits du Ghetto n'annonce  
Un soleil, au cœur plein de nuit  
Qui vient rêver auprès de lui,  
Mais aucun ne lui dit : « Renonce !

« Le temps du bonheur est passé !  
Une promesse imaginaire,  
Un simple songe, une chimère,  
Voilà ton viatique, exilé ! »

L'une des deux était vêtue,  
Et ses contrevents fatigués  
Montraient son deuil sans l'expliquer  
Aux gens qui passaient dans la rue.

L'autre, riant de volupté,  
Laisait jouir de ses vitres nues  
Le soleil ardent. S'étaient tues,  
Pour elle, les voix du passé.

L'une et l'autre de ces fenêtres,  
Je les ai vues, dans le Ghetto,  
Jadis, avant de te connaître.

Et maintenant je vois dans l'eau  
De tes yeux leur reflet qui tremble.  
Irons-nous à Venise ensemble ?



## II

*L'amour est à l'âme de celui qui aime  
ce que l'âme est au corps qu'elle aime.*  
LA ROCHEFOUCAULD



## UN PASSÉ DEVANT UN AVENIR

Mon cœur attendait qu'au printemps tu viennes  
Pour nous transformer en berceau d'un monde  
Où les nuits d'hiver seraient abolies.

Mon âme était nid de pensées très douces  
Depuis longtemps préparé pour ton rêve ;  
Sera-t-elle demain remplie de neige,  
De souvenirs éteints, de cendre froide ?

Mon cœur se voulait maison de prière  
Où il prierait afin d'avoir la force  
De pardonner à ton cœur ses faiblesses.

Mon âme était lac de sang où des ombres  
Pâles venaient boire et louer la vie ;  
Viendras-tu partager avec cette âme  
Tes nostalgies, lorsque tu seras morte ?

## CRIÉ DANS UNE TEMPÊTE DE NEIGE

Écoute la voix qui t'appelle,  
Rêve fuyard, déjà si loin  
Du seuil d'un regret tyrannique !

Qui sait combien d'étoiles sans rayons  
Crient aussi vers toi de leur sombre abîme ?  
Où vas-tu, happé par la nuit profonde

Ne m'abandonne pas, reviens promettre  
Des consolations pas trop infidèles  
À une âme qu'un deuil sans fin menace !

Souviens-toi des méditations  
Qui t'ont secouru quand l'hiver  
Riait de te voir caresser  
Une âme déçue par l'été !

Ne me dis pas : « Je ne peux devenir  
La Mère de Dieu contemplant son lys,  
Je ne peux plus à un frère soleil  
Qui mendie son pain donner une aumône. »  
Reviens écouter une voix  
Humaine qui avoue une misère  
De l'âme et de la chair trahies  
Qui fait du regret un antre lugubre !

Il n'y a pas de lune, il n'y a rien,

Entre le seuil du regret noir  
Et toi, excepté cette neige  
Qui tombe sans fin, et le vent furieux !  
Reviens, reviens, le regret est sans force,  
Ô rêve qui seul lutte avec la mort !

Prends le temps de t'imaginer  
La neige cachée dans le ventre  
D'une maison dormant au centre  
D'un vieux village abandonné.

C'est par ses plaies que la neige entre  
Dans cette maison, lentement,  
Et ni le soleil ni le vent  
Ne la suivent dans un tel antre.

La neige ne peut pas choisir  
Sa destinée, mais tes désirs,  
Si tu le veux, ont quelque force :

Tu possèdes la liberté  
Mon amie, de fuir le divorce  
Du rêve et de la vérité.

As-tu quelquefois médité  
Sur le sort des pierres vivantes  
Qu'on voit somnoler, résignées,  
Au bord des sentiers de montagne ?  
As-tu reconnu le vertige  
Que fait naître leur indolence ?  
As-tu perçu, as-tu compris  
L'ironie que dardent leurs yeux  
Lorsque leurs paupières se lèvent ?

J'accompagne une fugitive  
Le long d'un fleuve sans merci  
En chantant des chansons plaintives  
Qui ressemblent à des ciels gris.

Elle marche sur l'autre rive,  
Si lointaine que pas un cri  
De ma bouche ne lui arrive  
Assez fort pour être compris.

Le fleuve est devenu trop large.  
Il faudrait qu'un oiseau se charge,  
Comme dans les contes d'antan,

De dire à la désespérée  
Qui marche sans m'entendre : « Attends !  
Que sais-tu de ta destinée ? »



Assise à son miroir, le cœur endolori  
Par l'étreinte des bras d'une âpre solitude,  
Une femme chantait : « Se peut-il que j'élude  
L'angoissante question ? Il faut faire un pari.

« Bientôt j'aurai perdu l'attrait de la jeunesse.  
Tu m'incites, miroir, à parier que l'amour  
Qui me berce aujourd'hui me bercera toujours,  
Mais tu ne chasses pas la crainte qui m'opprime.

« Combien faible est mon cœur ! Comment ne pas trembler ?  
Si mon sort est celui des femmes étrangères  
Qu'Esdras fit exiler, bien qu'elles fussent mères,  
Par leurs maris, miroir, où irai-je pleurer ?

« Je dirai oui, pourtant, et je serai joyeuse ;  
Je veux faire fleurir le jardin qui m'attend ;  
Je me marierai donc, et j'aurai des enfants  
Auxquels je chanterai tendrement des berceuses. »

La Giudecca semblait lointaine  
À mes yeux qu'abusait ma peine ;  
Je rêvais devant le canal.

Dans Venise la nostalgique  
Où grimaçait le carnaval,  
J'allais mon cœur famélique.

Le ciel avait un domino  
D'une couleur de meurtrissure.  
J'imaginai des amours pures  
Qui apaisaient enfin mes maux.

L'eau glauque berçait en silence  
Une barque enchaînée au quai.  
Un souvenir amer traquait,  
Au fond de mon cœur, l'espérance.

Est-ce que la fruste musique  
Des cigales dans la nuit  
Est joyeuse ou mélancolique ?  
Toute réponse me fuit.

Ai-je trouvé la bonne route ?  
Te rencontrerai-je un jour ?  
Plus le temps passe et plus j'en doute.  
Ah ! énigmatique amour !

## PLAINTE RAISONNABLE

Il neige, et nos âmes gémissent.  
L'automne ne reviendra pas,  
Et nous ne tendrons pas les bras  
À des espérances factices.

Nos âmes souffrent sous le joug  
De tyranniques nostalgies.  
L'âpreté de l'hiver défie  
L'humour des marottes des fous.

Qu'avons-nous appris du silence  
D'où Dieu jugeait nos illusions ?  
De tout notre corps nous pleurons  
Trop tard au seuil d'un deuil immense !

Pourquoi nous sommes-nous quittés  
Aux premières chutes des feuilles ?  
Pourquoi ces rêves qui accueillent  
L'hiver n'ont-ils pas eu pitié ?

Quelle tristesse sans remède  
Étreint l'aube où l'espoir s'éteint !  
Pourquoi nourrir des désirs feints ?  
Jamais l'âge aux rêves ne cède !

À la main son vieux masque blanc,

La mort vient sans cérémonie !  
Quels rêves ont ruiné nos vies  
Et nous cachent Dieu maintenant ?

La solitude, ce gendarme  
Que Guignol ne peut pas rosser,  
En voyant mes yeux pleins de larmes,  
M'a dit d'un ton sévère : « Assez !

« Les larmes sont une eau stérile.  
Ce que la vie attend de toi,  
C'est que tu pétrisses l'argile  
Avec plus de force et de foi.

« Est-il une foi plus féconde  
Que la foi en l'amour ? Demain  
Tu ne seras plus seul au monde  
Si tu te sers bien de tes mains. »

Un souvenir hante  
Encore, en secret,  
Mon cœur qui se tait.  
— Chante, mon cœur, chante !  
Ne renonce pas !  
Si tu sais attendre,  
Et te faire entendre,  
Elle reviendra.

Quel chant d'automne blessé  
A paré de perles rouges  
Les branches des églantiers ?  
Quel chant frappé sans pitié,  
Léchant ses plaies dans un bouge  
Où la nuit vient grimacer ?

Saura-t-il garder, ce chant,  
Un espoir qui le protège  
Contre tous les spectres blancs ?  
Sera-t-il ferme ou tremblant  
Lorsque tombera la neige  
Sur un monde agonisant ?

Admettra-t-il qu'élixir  
D'énergie est la souffrance ?  
S'abstiendra-t-il de gémir ?  
Voudra-t-il redevenir  
Un chant sur lequel on danse  
Insoucieux de l'avenir ?



Je sais que le malheur me guette.  
La nuit reflue en dénudant  
Un désert de sables mouvants.  
Il ne faut pas perdre la tête.

C'est en vain que j'aurai veillé  
Jusqu'à maintenant, si je laisse  
Triompher en moi la paresse  
Et m'arrête de travailler.

D'une chanson que je compose  
Je demande avant toute chose  
D'être un recours contre la faim

Dont je souffrirai si la femme  
Que j'aime n'a plus de ce pain  
Que mon cœur avide réclame.

Je ne peux faire le sourd  
À ce qui m'est un secours.  
Aussi, j'écoute toujours  
La berceuse au pauvre humour  
Que me chante mon cœur lourd :  
« Le temps qui te reste est court,  
Il te faudra, troubadour,  
Partir dès le point du jour,  
Sans trompette ni tambour,  
Pour découvrir le séjour  
De ton dernier amour. »

Je regarde mourir une nuit décevante  
Où, sans écrire un mot, j'ai laissé le temps fuir  
Et, l'esprit égaré dans des songes que hantent  
Les ombres du passé, oublié l'avenir.

Laisserai-je longtemps des chimères stériles  
Rendre vain mon serment, tant de fois répété,  
De cesser de nourrir les regrets qui m'exilent  
De l'unique pays que je veuille chanter ?

Pour me reconforter, j'ai ouvert la fenêtre  
Et poussé les volets, à l'approche du jour,  
En me disant : « Qui sait ? J'apercevrai peut-être  
Un oiseau me montrant le chemin du retour. »

Aucun oiseau ne vient mettre fin au silence  
Que garde obstinément l'insondable destin,  
Mais je vois une étoile errante qui me tance,  
Dans le ciel pâissant : l'étoile du matin.

Le dernier tison s'est éteint  
Bien avant que le jour ne vienne.  
Plus rien ne vivra dans la cendre  
Toute silence et nudité.

La neige a cessé de tomber,  
Et au-delà de la fenêtre  
Tu ne vois plus qu'un désert blême.

Écoute bien, tu dois entendre,  
Surgie du murmure du vent,  
Une petite mélodie  
Exhortant ceux qui veillent seuls  
À ne jamais perdre courage.

Mon cœur sait voir en toi un frère,  
Rouge soleil, quand tu descends  
Dans la mer nourrir de ton sang  
Des ombres qui te désespèrent.

— Qu'est-ce que la vie, amour ?  
— Un nid où la nostalgie  
Couve maints œufs, mais toujours  
En vain, si elle m'oublie.

— Qu'est-ce que l'amour, mon cœur ?  
— Un jardin rempli de ronces  
Où poussent de rares fleurs.  
Ignorais-tu la réponse ?

J'aime voir des mouettes voler  
En scrutant la mer mystérieuse  
Ainsi que marchaient les glaneuses  
Autrefois dans les champs de blé.

« J'aurai l'obstination des mouettes. »  
Mon cœur était plein de chagrin  
Le jour où m'est né le refrain  
Que bien souvent je me répète.

Je ne crois pas que je m'enivre  
De mots vains, car je ne puis vivre  
Sans espérer des jours meilleurs,

Et ne pas consacrer ma vie  
À la recherche du bonheur  
Me paraîtrait pure folie.

La vie a fait de moi un oiseau résolu.  
Je mets mon chant sur le plateau de la balance,  
Je ne me laisse pas tenter par le silence  
Qui permet d'éviter le risque d'un refus.

J'erre dans la forêt, cherchant une pâture  
Qui convienne à mon cœur et apaise sa faim,  
Et je ne gâche pas en pensant à demain  
Les joies du jour présent, les seules qui soient sûres.



Je te dirai que le murmure  
Si grisant de chaque printemps  
Est plein d'une ironie obscure,  
Je ne te dirai pas qu'il ment.

Je ne puis appeler stériles  
Tous les couples que le destin  
Inexorablement mutile  
Et abreuve d'un noir chagrin.

Pourquoi laisser la nostalgie  
Glapis dans mes vers ? La raison  
Préfère que ce qui nous lie  
Fleurisse contes et chansons.

## LES DERNIÈRES FLEURS

Imaginaires anémones,  
Myosotis et coquelicots,  
Vous ne parez que le manteau  
Que j'ai brodé pour la Madone !

« Ta destinée ? c'est la douleur »,  
Paraissait me dire la vie,  
« Les deuils sans fin, les nostalgies,  
Et la tombe sans une fleur. »

Même avant que vînt la vieillesse,  
Les fleurs que m'offrait le printemps  
Dans les jardins, les bois, les champs,  
Pâlissait devant ma tristesse.

Elles avaient, comme aujourd'hui,  
Des parfums, des couleurs, des gouttes  
De rosée, qui riaient des doutes  
Amers enfantés par la nuit.

Il leur manquait, pourtant, les charmes  
Des yeux de la sainte pitié  
Que verse dans les cœurs brisés  
La lumière née de leurs larmes.

Fleurs d'un amour grave et sans fin

Bercé par d'ardentes prières,  
En vous réside le mystère  
Qui console un cœur d'orphelin !

Le vent s'acharne à exiger quelque secours,  
Avec furie, l'esprit égaré par la peine,  
Mais son espoir est vain, sa rébellion est vaine,  
La neige qui se meurt le quitte pour toujours.

Bientôt il lui faudra, laissé seul sur la terre,  
Pour survivre, essayer d'échapper au tourment  
De ne plus rien avoir pour composer des chants,  
Car ce rapace vient le prendre dans ses serres.

Il lui faudra promettre à son âme impatiente  
De chercher sans relâche une neige vivante  
Qui remplace son deuil par un nouveau bonheur.

Il lui faudra errer sans certitude aucune  
De jamais réussir, mais plein de la ferveur  
D'un poète confiant en sa bonne fortune.

Que de temps passé à scruter la toile  
Du ciel en espérant que se dévoile  
À mes yeux douloureux ma bonne étoile !

J'entends bien souvent, dite par mes plaies,  
Une chose dure, et peut-être vraie,  
Qui lance des éclairs et qui m'effraie :

« À quoi bon chercher une étoile éteinte ?  
Ariane n'est plus ; partout le glas tinte ;  
Tu n'as devant toi que le Labyrinthe. »

Mais la raison proteste et m'encourage :  
« Protéger son cœur contre les ravages  
Du désespoir, qu'y a-t-il de plus sage ? »

De nouveau tout seul, je travaille  
En me surveillant : je sais bien  
Qu'un rêve qui ne mène à rien  
Est bon à mettre à la ferraille.

Sur la fenêtre, le reflet  
Du feu qui crépite dans l'âtre  
M'a fait voir un spectre rougeâtre  
Qui, sans paroles, m'appelait.

Hélas ! mon cœur est un rebelle !  
La raison parle, il fait le sourd :  
Il gratte sa plaie et, toujours,  
Se met à saigner de plus belle.

Philosophe et troubadour,  
Je ne chante que l'amour,  
Et ne pleure qu'à mon tour.

Je pense, comme les loups,  
Que l'énergie est bien tout  
Ce que la vie veut de nous.

Je chante pour te charmer,  
Et te faire un jour entrer  
Dans le jardin enchanté.

Je veux accomplir l'exploit  
D'un magicien d'autrefois ;  
Ô reine, je serai roi !

En te cherchant de toit en toit  
Et d'hirondelle en hirondelle,  
Exploratrices très fidèles,  
Mes chansons vont toutes vers toi.



Dans cette modeste chanson,  
J'ai simplement voulu te dire  
Le peu que mon cœur sait de toi.

Tu es la mer et le rivage,  
Tu es la mouette et l'horizon,  
Tu es la fenêtre et la pluie,  
Tu es le miroir et le temps,  
Tu es le pont et le vertige.

Tu es la blancheur des torrents,  
La vertu calmante des contes  
Montrant le monde comme il va,  
La fécondité des chimères,  
Le soleil germant dans la nuit.

Tu es la plaie et le remède,  
L'exil et le pays natal,  
Le cachot et la liberté,  
Le problème et la solution.

Clément Marot a chanté celle  
Qui fut la plus belle à ses yeux ;  
Mon cœur souffrant n'est pas envieux,  
Et reconnaît qu'elle fut telle.

Il n'est au monde qu'une belle  
Qui calmerait mon cœur fiévreux,  
Je la cherche sous tous les cieus :  
L'amour est un enfant rebelle !

Je chante l'histoire éternelle  
De ces poètes malchanceux  
Qui courent le monde, amoureux  
D'une lointaine demoiselle.

Encore une chanson ! vaut-elle  
Quelque chose ? Je n'en sais rien !  
Mais un jour, peut-être, une belle  
Dont le cœur répondra au mien  
Me dira (l'amour ensorcelle !)  
Que cette chanson valait bien  
La peine que je la cisèle.

C'est l'hiver, dans les rues ;  
Dans le jardin aussi ;  
La neige est revenue,  
La neige sans merci.

— Chanson, chanson à prendre !  
À prendre aussi le cœur,  
Doux et chaud comme cendre,  
De son modeste auteur !

Je croyais fini mon voyage  
Solitaire, et proche le jour  
Où me ressourirait l'amour,  
Mais ce n'était qu'un beau mirage.

Je crains que cette année aussi  
Le printemps ne paraisse mièvre  
À mon cœur aveuglé de fièvre,  
Lorsque je serai loin d'ici.

Aucun chemin ne m'accapare,  
Je suis un troubadour errant  
Cherchant partout un oiseau rare :  
Un éternel amour fervent.

À Rome, à Florence, à Venise,  
Le soleil a toujours pour moi  
Qui chante ma terre promise  
Le même sourire narquois.

J'errais en méditant, las de ma solitude,  
Un jour de mai que le soleil était caché,  
Dans un jardin où, quelquefois, je vais chercher  
Ce qu'il me faut pour que la vie me soit moins rude.

C'est chaque fois pour toi que mon cœur se dénude  
Quand j'écris un poème, ô sœur au cœur penché  
Sur le mien. Ce jour-là, j'ai tout juste ébauché  
Une chanson qui exprimait mon inquiétude.

Un merle, sur un arbre, appelait sa merlette,  
Lui peignant le bonheur que les chansons promettent  
Partout aux bien-aimées qui s'ouvrent à l'amour.

En contemplant des fleurs qui tardaient à éclore  
J'ai pensé au bonheur qui sera nôtre un jour,  
Ô sœur, si tu le veux, tout plein de sève encore.

## DOUCEUR DU CLAIR DE LUNE

L'hiver est là ! viendront des nuits  
De neiges en haillons, vouées  
À nos nostalgies, aux veillées  
Où l'avenir est reconstruit !

Sur tes lèvres de suppliante  
Voguera l'oubli de la mort  
Et de l'absence qui endort  
Les promesses les plus ardentes !

Des clairs de lune fraternels  
Viendront nuancer le silence  
Où ton cœur voit tant de violence  
Et si peu des grâces du ciel,

Clairs de lune mélancoliques  
Penchés sur les cœurs angoissés,  
Incarnations de la pitié  
Conçue dans un ventre mystique !

La fleur sans ombre du jardin  
Où berceuse est toute prière  
Saura calmer les plaies amères  
Dont ton âme se plaint sans fin.

Ta crainte d'être seule au monde



Est le plus dur de tes tracas,  
Le clair de lune la vaincra !  
Quelle douceur est plus féconde ?

C'était une ombre fugitive.  
Était-ce l'ombre d'un oiseau ?

Dans mon cœur plein de nostalgie,  
Elle a fait naître une chanson,  
Une berceuse, qui m'est chère.

C'était une ombre fugitive.  
Était-ce l'ombre d'un oiseau ?

Elle a traversé mon jardin  
Et franchi le mur qui l'enclot  
À la manière d'une fée.

C'était une ombre fugitive.  
La reverrai-je un jour ? Peut-être.

Elle n'a pas laissé de sang  
Aux ronces de mon jardin ;  
Elle n'a pas laissé de sang,  
Ni de larmes, sur mes mains.

Sur la mer, houleuse ou tranquille,  
Seul dans ma coquille de noix,  
Je cherche, au large de mon île,  
Ma sirène à la douce voix.

Je n'ai qu'un filet bien fragile,  
Et mon cœur se remplit d'effroi  
Quand je me dis : « Voici l'asile  
D'un espoir si fort autrefois ! »

Verrai-je la fin de mes peines ?  
Pendrai-je jamais ma sirène ?  
Serai-je jamais consolé ?

Pourrai-je jamais dire aux Parques :  
« C'est un rêve que vous filez :  
Toute ma vie est dans ma barque. »

Que me faut-il ? Une hache  
Pour me frayer des chemins  
Dans la forêt si profonde  
Et si touffue du pays  
    Qu'elle appelle ses yeux ;

Ensuite un robuste soc  
Pour labourer le sol vierge  
Des clairières prometteuses  
Que j'aurai su découvrir  
    En explorant ses yeux ;

Enfin une bonne faux  
Pour moissonner, en été,  
Sous un soleil éclatant,  
Les blés qui auront poussé  
    Et mûri dans ses yeux.

Ou alors, tout simplement,  
Au lieu de cet attirail  
Indispensable aux pionniers,  
Un couteau bien affilé  
    Pour lui ouvrir les yeux.

Permanent est le carnaval,  
Mais permanente aussi la peine,  
Pour la lune qui se promène  
Chaque nuit en robe de bal.

Inutile est la robe blanche  
De cette belle sans mari :  
Même l'arbre le plus hardi  
Ne peut la garder dans ses branches.

Je te donnerai la lune  
Et l'un des ifs du bosquet,  
Si tu veux, gracieuse brune,  
    Pour faire un bilboquet.

Si tu veux, toutes les choses  
Qu'on peut promettre ici-bas,  
Les nuages et les roses,  
    Demain tu les auras.

Ce n'est qu'un marivaudage,  
Une chanson, pour l'instant,  
Mais qui sait ce que présage  
    Le murmure du vent ?

Dans les bras de la cheminée,  
Le feu de bois, sans bruit, se meurt,  
Ivre d'un étrange bonheur.  
La nuit le regarde, étonnée.

Je te chanterai, tendre sœur,  
La chanson que les aulnes chantent  
À la rivière nonchalante,  
Quand tu viendras panser mon cœur.

Les chansons que mes nuits enfantent  
Loin de toi sont comme les fleurs :  
L'aube les voit toujours en pleurs.  
Quelle mélancolique attente !



Pas un souffle de vent ne fait bruire la rive ;  
Aucun susurrement ne monte des roseaux ;  
Nul adieu au soleil, pas même un cri d'oiseau ;  
Mais je sens naître en moi une chanson plaintive.

Le calme lourd du lac est l'image fidèle  
Du calme que je sais m'imposer chaque fois  
Que je voudrais pouvoir m'enfuir à tire-d'aile  
D'un pays, quel qu'il soit, où je suis loin de toi.

Le soleil qui se meurt a confié aux collines  
Qui se mirent dans l'eau du lac souillé de sang  
Des trésors pour nourrir la chanson orpheline.

Plus tard cette chanson charmera les enfants :  
N'ai-je pas la patience et l'ardeur des abeilles  
Quand je poursuis un but que mon cœur me conseille ?

Je suis raccommodeur de rêves ;  
Je travaille souvent la nuit  
Jusqu'à ce que le jour se lève,  
Quand la malchance me poursuit,  
Car je sais que la vie est brève  
Et l'art long à porter ses fruits.

J'ai rencontré une brebis errante  
Un soir de mai, sur un chemin désert.  
Mon cœur qui rêvait d'une confidente  
S'est senti soudain beaucoup moins amer.

« Ne serais-tu pas une bonne fée ? »  
A demandé mon cœur à la brebis,  
« D'où vient qu'en moi la chanson étiolée  
Qui paraissait mourante a refleurì ? »

J'ai adopté la brebis solitaire,  
Et nous cherchons ensemble la bergère  
Qui cueillera des fleurs dans mon jardin

Pour faire chanter la maison sereine  
Dont elle sera pour toujours la reine  
Dès qu'elle aura mis ses mains dans mes mains.

Les deux bras appuyés sur la margelle,  
Je regarde glisser dans l'eau du puits,  
Très lentement, dans l'eau proche et réelle,  
Un rêve qui, telle une étoile, luit ;

Glisse un essaim d'étoiles, avec lui,  
Participant à la ronde éternelle.  
— Ai-je le temps de choisir la plus belle  
Étoile ? Réponds-moi, fuyante nuit !

L'eau captive au fond des ornières,  
Les herbes folles des talus,  
Les arbres entièrement nus  
Aux branches inhospitalières,

Les nuages qui, comme moi,  
Suivent des routes emmêlées,  
La lune, éternelle exilée  
Contemplant de loin chaque toit,

Semblaient méditer. La nature,  
En cette langue si obscure  
Que seul un cœur meurtri comprend,

Cette nuit de vent et de pluie,  
Me disait : « Les heures s'enfuient  
En automne comme au printemps. »

Les secrets de l'avenir  
Dessinent des paysages  
Où nos deux esprits voyagent  
D'ombre en ombre, sans mentir

À nos cœurs qui les questionnent  
Sur la saveur du raisin  
Que récolteront nos mains  
Dans notre vigne, en automne.

Ne confions pas aux merles noirs,  
Ni aux blancs, l'espoir de nos cœurs ;  
Cherchons des araignées du soir ;  
N'effeuillons qu'en hardis tricheurs  
Les marguerites contrariantes ;  
Guettons les étoiles filantes ;

Buvons le coup de l'étrier,  
Et retournons le sablier.

## DEVANT LA FIOLE DE POISON

Ah ! triste mécréant dont l'âme souffre  
De n'avoir pu obtenir d'une autre âme  
L'ardente pitié dont les simples flammes  
Pourraient t'arracher des serres du gouffre,  
Quel pacte crois-tu signer de ton sang  
Avec l'oubli, ce masque du néant ?  
D'où viens-tu, qu'es-tu, pour abandonner  
Ton âme coupable à un coup de dés ?  
Que peux-tu savoir du sort qui l'attend ?  
Quelle nostalgie informe et obscure  
Pousse vers le poison ta main impure ?



## SIMPLE COMME BONJOUR

L'Au-delà ? Pourquoi pleurer ?  
Jamais n'arrive  
Rien sur la rive  
Rassurante du Léthé.

Notre ombre n'est guère émue  
Par la laideur  
À faire peur  
De notre âme toute nue.

Notre amour sera fort comme la mer ;  
Il chantera des berceuses dorées,  
Il inventera des contes de fées,  
Afin que nos chagrins soient moins amers.

Il a, comme la mer, le privilège  
De savoir ce qui rend le monde beau ;  
Il nous assurera qu'il n'est de maux  
Qu'un amour constant n'emporte ou n'allège.

Prestidigitateur plein de talent,  
Il nous montrera des tours excellents  
Pour tromper les démons qui nous habitent.

Peut-être même est-il, qui sait ? sorcier,  
L'amour qui a pu nous unir si vite,  
Mais de cela devons-nous nous soucier ?

Nous avons redonné sa magie à Florence,  
En nous prenant la main et en nous disant tu :  
Le coucou de la mort, soudainement, s'est tu,  
Laisant à nos deux cœurs un merveilleux silence ;

Et nos cœurs se sont mis, alors, à déchiffrer  
Une chanson nouvelle, une douce berceuse  
Écrite dans nos yeux ; la lumière, songeuse,  
A paré l'avenir de son voile doré.

C'est aux replis du silence  
De plusieurs nuits sans sommeil  
Que j'ai pris cette romance  
Pour toi, bien sûr, mon soleil.

Tu aurais calmé ma peine ;  
De toi, je savais cela.  
Étais-tu proche ou lointaine ?  
Je l'ignorais, ces nuits là.

Aujourd'hui, dans ta lumière,  
C'est un rêve que je vis :  
Tu es le puits, la bergère,  
La campagne et les brebis.

J'ai allumé un feu de bois,  
Puis je me suis mis à attendre  
La nuit, que je voulais entendre  
Chanter tout bas auprès de moi.

Elle est arrivée tout à l'heure.  
J'ai cru voir dans ses yeux fardés  
Une moquerie s'attarder,  
Et dans son doux sourire un leurre.

Allait-elle donc s'abstenir,  
Silencieuse comme une tombe,  
D'alléger le tourment qui plombe  
Mes images de l'avenir ?

C'était une crainte bien vaine :  
La nuit m'a chanté des chansons.  
Je les refais à ma façon  
Pour te consoler de tes peines.

Midi me réclame, insistant,  
Les paroles d'une berceuse  
Dont la mélodie est joyeuse  
Et douce comme le printemps.

La mer, attentive et sereine,  
Observe l'astre qui nourrit  
Sa foi en un être chéri  
Pouvant dissiper toute peine.

Cheminant, haut dans le ciel clair,  
Les yeux dans les yeux de la mer,  
Le soleil a le cœur en fête ;

Il avance vers l'occident  
Où il sait que la mer l'attend,  
Et rien au monde ne l'arrête.

Lorsque le marchand de sable  
Est passé, il m'a promis  
Pour toi un rêve un agréable.  
Endors-toi, mon chéri.

Nous irons ensemble à Bruges ;  
Sur la neige, nous ferons  
Des promenades en luge.  
Endors-toi, mon mignon.

Jérusalem la dorée  
Vous bercera, au printemps,  
Toi et ta mère adorée.  
Endors-toi, mon enfant.

Et nous irons à Venise  
Rencontrer dans le Ghetto  
La nostalgie indéfinie  
Que l'on aime bientôt ;

Nous nous rendrons en gondole,  
Tous les trois, les soirs d'été,  
Où vont les mouettes qui volent.  
Dors, mon beau premier-né.

Le ciel est une mer qu'agite  
Un ouragan au cœur mauvais,  
Cette nuit. Endors-toi bien vite,  
Amour, et fais un rêve gai.

On voit une seule lumière  
Voguer sur les flots démontés :  
La lune, âme énergique et fière,  
Luttant contre l'adversité.

La lune est un bateau malade  
Qui tâche désespérément  
D'atteindre une accueillante rade  
Où prendrait fin son long tourment.

Souviens-toi de ces nuits sereines  
Où la lune te regardait,  
Aussi heureuse qu'une reine,  
Amour, et fais un rêve gai.



C'est l'âpre vent du nord,  
Tout seul sur son chemin,  
Qui pleure ainsi dehors.

Amour qui tiens ma main,  
Fais un beau rêve et dors  
D'un trait jusqu'au matin.

C'était à l'heure du goûter.  
    Dans la rue piétonne,  
Nous jouions, enfants de l'été.  
    « Donne, donne, donne ! »  
Se chantait mon cœur affamé.

Il était une fois un prince  
À qui son père avait donné  
La lune, ballon attaché  
Par une ficelle très mince.

Le prince faisait pour Cynthia  
Des chansons qu'elle aimait entendre ;  
Aucune mère n'est plus tendre  
Que ne l'étaient ces chansons-là.

« Comme elle est jolie et gentille ! »  
Se disait le prince en songeant  
Au ballon à l'aspect changeant,  
« De quel roi est-elle la fille ?

« Elle ne peut rien révéler,  
Mais l'énigme de son silence  
Et de son étrange apparence  
Est bien facile à déchiffrer.

« C'est une marâtre jalouse,  
Une fée au cœur de démon,  
Qui a transformé en ballon  
Ma Cynthia, ma future épouse.

« Plus tard, lorsque je serai grand,  
Je m'en irai à l'aventure  
Et parviendrai, je me le jure,  
À rompre cet enchantement. »

## AVEU D'UBIQUITÉ

### *Chanson grise*

Nous ne pratiquons pas le jardinage.  
Nos reniements ne sont que badinage.  
Notre ciel est vêtu de vieux nuages.

Un rêve fou règne en nous sans partage :  
Vivre au Jardin jusqu'à la fin des âges,  
N'ayant qu'une seule âme, un seul visage.

Mer sans horizon comme sans rivage,  
Telle est la voie où nos cœurs s'engagent !  
Mais si aux Destins elle porte ombrage ?

Où es-tu ? dans quel coin de cette cage  
Où, comme moi, tu n'es que de passage ?  
Je t'en supplie, dis-le moi sans ambages !

C'est pour te rencontrer que je voyage  
Dans un monde où rien ne me décourage,  
Même pas l'art sans égal des mirages !

Lasse et désolée  
La neige couvrait  
Les étangs gelés

Lasse et désolée  
La neige comblait  
Les nids désertés

Lasse et désolée  
La neige pansait  
La forêt blessée



LA LAMPE ALLUMÉE  
*Deuxième édition, augmentée*

Chanson de pèlerins revenus au pays	9
Avenir perdu et retrouvé	10
<i>Il n'y aura plus de limite</i>	11
<i>Demain, je te tiendrai contre moi,</i>	12
<i>Joyeux, le soleil irise les perles</i>	13
<i>Au moment où je t'ai donné</i>	14
<i>Nous avons eu le cœur en paix,</i>	15
<i>Je me souviens de cet hiver</i>	16
<i>Nous retournerons longer les canaux</i>	17
<i>Jour après jour longtemps encore</i>	18
<i>Nous étions seuls, debout, à regarder la mer,</i>	19
<i>Tu peux, avec ta faible foi,</i>	20
<i>Nous nous connaissions à peine</i>	21
<i>« Si la souris, dit Jeanne, était la grosse bête,</i>	22
<i>Notre jardin est un havre où la nuit,</i>	23
<i>Deviendras-tu pour moi un clair-obscur</i>	24
<i>Les ongles brutaux de l'incertitude</i>	25
<i>Un vent mauvais a transformé les joncs</i>	26
<i>Devant le soleil passent des nuages</i>	27
<i>Il est vrai que le cœur trébuche</i>	28
<i>Te souviens-tu de la peine</i>	29
<i>La vieille maison, sur le pont,</i>	30
<i>Christina m'était apparue</i>	31
<i>J'ai mis l'oiseau dans la première cage,</i>	32
Dernière nuit	33
Complainte de l'hiver prochain	34
<i>Tu es loin, si loin !</i>	35
<i>Il a neigé</i>	36
<i>L'hiver est dur, et le silence,</i>	37
<i>Les étangs gelés</i>	38

<i>Une lumière folle, ou ivre,</i>	39
<i>J'ai souvent vu un feu de bois</i>	40
<i>Ce n'était pas toi qui marchais</i>	41
<i>Tu venais de partir. Sans larmes:</i>	42
<i>La nuit a repris toutes les étoiles</i>	43
<i>La maison, sans toi, semble morte,</i>	44
<i>Comme pour dire ma tristesse,</i>	45
<i>Mon espérance est très frugale:</i>	46
<i>Pourquoi ferai-je bon visage</i>	47
<i>Vers l'inconnu te mène ton chemin !</i>	48
<i>Tu briseras, tôt ou tard, tes idoles</i>	49
<i>Voici l'hiver ; la charitable neige</i>	50
<i>Flâneur triste et solitaire,</i>	51
<i>M'as-tu vraiment, de cette page,</i>	52
<i>Sans toi, ce printemps</i>	53
<i>Oui, c'est toi, toi que balance</i>	54
<i>Écoute la chanson qu'un fou</i>	55
<i>Tu es devenu un miroir,</i>	56
<i>Je me suis assis à la table</i>	57
<i>Paroles de l'écho:</i>	58
<i>Un jour de septembre agonise.</i>	59
<i>Le vent essaie, hâte et transi,</i>	60
<i>Auprès de moi, dans la clairière,</i>	61
<i>Les coquelicots</i>	62
<i>Une bête à la langue tiède</i>	64
<i>Tu avais bâti sur le sable</i>	65
<i>Nous avons oublié que le sort est matois,</i>	66
<i>Je suis retourné au Jardin des Plantes,</i>	67
<i>Les efforts de ma vie resteront-ils sans fruits?</i>	68
<i>Me faudra-t-il chanter : « Devine,</i>	69
<i>L'âme entière en proie à l'automne,</i>	70
<i>La pluie qui tombe du ciel morne</i>	71
<i>Éloge de la réalité</i>	72



Rêverie d'hiver	73
<i>Combien triste est Venise, autrefois populeuse,</i>	74
<i>Sur un campo trois puits m'évoquent</i>	75
<i>Le plus maigre chat du quartier,</i>	76
<i>Les histoires des temps anciens,</i>	77
<i>Tu serais seule et pleurerais.</i>	78
<i>Aucun puits du Ghetto n'annonce</i>	79
<i>L'une des deux était vêtue,</i>	80
Un passé devant un avenir	83
Crié dans une tempête de neige	84
<i>Prends le temps de t'imaginer</i>	86
<i>As-tu quelquefois médité</i>	87
<i>J'accompagne une fugitive</i>	88
<i>Assise à son miroir, le cœur endolori</i>	89
<i>La Giudecca semblait lointaine</i>	90
<i>Est-ce que la fruste musique</i>	91
Plainte raisonnable	92
<i>La solitude, ce gendarme</i>	94
<i>Un souvenir hante</i>	95
<i>Quel chant d'automne blessé</i>	96
<i>Je sais que le malheur me guette.</i>	97
<i>Je ne peux faire le sourd</i>	98
<i>Je regarde mourir une nuit décevante</i>	99
<i>Le dernier tison s'est éteint</i>	100
<i>Mon cœur sait voir en toi un frère,</i>	101
<i>— Qu'est-ce que la vie, amour ?</i>	102
<i>J'aime voir des mouettes voler</i>	103
<i>La vie a fait de moi un oiseau résolu.</i>	104
<i>Je te dirai que le murmure</i>	105
Les dernières fleurs	106
<i>Le vent s'acharne à exiger quelque secours,</i>	108
<i>Que de temps passé à scruter la toile</i>	109
<i>De nouveau tout seul, je travaille</i>	110

<i>Philosophe et troubadour,</i>	111
<i>En te cherchant de toit en toit</i>	112
<i>Dans cette modeste chanson,</i>	113
<i>Clément Marot a chanté celle</i>	114
<i>Encore une chanson ! vaut-elle</i>	115
<i>C'est l'hiver, dans les rues ;</i>	116
<i>Je croyais fini mon voyage</i>	117
<i>Aucun chemin ne m'accapare,</i>	118
<i>J'errais en méditant, las de ma solitude,</i>	119
<i>Douceur du clair de lune</i>	120
<i>C'était une ombre fugitive.</i>	122
<i>Sur la mer, bouleuse ou tranquille,</i>	123
<i>Que me faut-il ? Une hache</i>	124
<i>Permanent est le carnaval,</i>	125
<i>Je te donnerai la lune</i>	126
<i>Dans les bras de la cheminée,</i>	127
<i>Je te chanterai, tendre sœur,</i>	128
<i>Pas un souffle de vent ne fait bruire la rive ;</i>	129
<i>Je suis raccommodeur de rêves ;</i>	130
<i>J'ai rencontré une brebis errante</i>	131
<i>Les deux bras appuyés sur la margelle,</i>	132
<i>L'eau captive au fond des ornières,</i>	133
<i>Les secrets de l'avenir</i>	134
<i>Ne confions pas aux merles noirs,</i>	135
<i>Devant la fiole de poison</i>	136
<i>Simple comme bonjour</i>	137
<i>Notre amour sera fort comme la mer ;</i>	138
<i>Nous avons redonné sa magie à Florence,</i>	139
<i>C'est aux replis du silence</i>	140
<i>J'ai allumé un feu de bois,</i>	141
<i>Midi me réclame, insistant,</i>	142
<i>Lorsque le marchand de sable</i>	143
<i>Le ciel est une mer qu'agite</i>	144

<i>C'est l'âpre vent du nord,</i>	145
<i>C'était à l'heure du goûter.</i>	146
<i>Il était une fois un prince</i>	147
<i>Aveu d'ubiquité</i>	148
<i>Lasse et désolée</i>	149



Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (2 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France